NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

120 N° 2 April-June 1998

Le Dieu de Jésus, de J. Duquesne. À propos d'un livre récent

Léon RENWART (s.j.)

p. 282 - 284

https://www.nrt.be/en/articles/le-dieu-de-jesus-de-j-duquesne-a-propos-d-un-livre-recent-375

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

«Le Dieu de Jésus», de J. Duquesne

À PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT[1]

Sur la lancée de son *Jésus* (1994), Jacques Duquesne se propose ici «d'exprimer en langage clair ce que l'histoire sait et dit aujourd'hui» (p. 9) du *Dieu de Jésus* et de débarrasser notre langage des images archaïques qui l'encombrent. Écrites avec le talent que l'on reconnaît à l'auteur, ces pages, œuvre d'un croyant convaincu, témoignent d'une large recherche et d'une foi vibrante et communicative. On peut s'attendre à ce qu'elles soient l'objet d'un accueil enthousiaste par les uns et de vives critiques par d'autres.

Si l'objectif est digne d'intérêt, les matériaux recueillis n'ont pas tous la même valeur et plus d'une affirmation mériterait d'être nuancée. On pourrait certes les relever une à une, noter par exemple que saint Augustin est présenté de façon fort négative, que telle citation est incorrecte, etc. Mais ces pages nous paraissent soulever des problèmes plus profonds. Pourquoi les «poussiéreuses nouveautés» qu'elles relèvent réapparaissent-elles sans cesse? Ces conceptions archaïques de Dieu ne représentent-elles pas des réponses simples jusqu'au simplisme à des problèmes pour lesquels la solution n'apparaît pas évidente?

L'auteur situe sa réponse au niveau du langage, domaine essentiel sans doute, mais est-il possible à un chrétien de présenter le Dieu de Jésus en restant à ce seul niveau? Par exemple, peut-on considérer que la question des frères et sœurs de Jésus est dirimée par les textes? Un Européen d'aujourd'hui pourrait le croire, mais un oriental, un Libanais par exemple, ne le pensera pas: devant l'affirmation «voici mon frère», il posera spontanément, aujourd'hui encore, la question: «du même père et de la même mère?». Ne serait-il pas plus exact, pour le simple historien, de conclure que les textes favorisent l'opinion selon laquelle Marie aurait eu d'autres enfants, mais n'excluent pas formellement sa virginité? D'où vient alors, pour un catholique, la certitude qu'elle est restée vierge?

Ceci oriente la réflexion vers une question plus profonde: la foi chrétienne est-elle uniquement fondée sur les textes scripturaires?

---

1. J. DUQUESNE, *Le Dieu de Jésus*, Paris, DDB/Grasset, 1997, 23x14, 237 p, 98 FF.

Nul n'ignore combien il est difficile de bien poser la question et de lui donner la réponse nuancée qu'elle mérite. À proprement parler, le christianisme n'est pas une «religion du livre», elle est celle d'une personne, Jésus. L'auteur situe d'ailleurs correctement sa recherche en partant de la résurrection et du «joyeux désarroi» (ch. I) qu'elle provoque chez les disciples. Pour essayer de le dire, que trouvent ceux-ci dans leur «boîte à outils» (expression chère à l'auteur)? Leur problème est-il seulement d'y découvrir des mots? Qu'est-ce qui les amène à choisir les uns plutôt que les autres et — l'histoire le montre — les fait affiner sans cesse le sens des termes retenus?

Nous entrevoyons tout le problème de la foi chrétienne, doctrine de vie, vécue dans une Église dont l'Esprit Saint est l'âme. C'est sous son inspiration et sa sauvegarde que le Peuple de Dieu s'avance vers une intelligence sans cesse plus profonde de la révélation qui nourrit sa vie. Cette marche en avant ne se déroule pas sans heurts, l'histoire le montre. Jacques Maritain a écrit dans *Le paysan de la Garonne*: «Quand les barrières craquent, ce sont les petits fous qui se précipitent les premiers» (nous citons de mémoire). L'apologue est vrai, mais demande à être complété: il y a tout un groupe qui s'affaire à redresser ces barrières pour s'y retrouver en sécurité, tandis que le gros de la troupe s'avance plus ou moins prudemment, non sans trébucher parfois, sur le nouveau chemin ouvert par l'Esprit. Toute comparaison cloche, mais celle-ci s'applique assez bien à une Église qui, sans être le Royaume dans sa plénitude, s'avance néanmoins vers lui dans l'assurance que les «puissances de l'enfer» ne prévaudront point contre elle. L'indéfectibilité que Jésus lui a promise est toujours un don de l'Esprit. Comme le disait Jean XXIII: «En devenant Pape, je ne suis pas devenu infaillible, mais je puis être amené à devoir poser des actes infaillibles.» En dehors de ces cas exceptionnels, l'assistance de l'Esprit n'exclut, pour personne, le devoir de la recherche et ses aléas. Comme le note J. Duquesne, le reconnaître clairement est toujours à l'honneur de celui qui en a le courage.

Ne doit-on pas se rappeler en plus ce que toute réflexion sur Dieu a tendance à oublier: notre langage à son sujet est toujours partiellement inadéquat? L'auteur écrit: «Dieu doit être intelligible, compréhensible» (p. 154). Cette expression pourrait avoir un sens acceptable (Dieu ne peut pas être absurde), mais elle risque surtout de véhiculer une erreur (je puis le «comprendre» adéquatement). Dieu est l'intelligibilité et l'intelligence parfaites et de ce fait il dépasse toujours notre capacité d'intellection: il est le

soleil éblouissant qui aveugle celui qui tente de le regarder en face, mais éclaire la route à suivre. Tel est le sens du vrai mystère. Aussi notre langage sur Dieu doit-il sans cesse subir le correctif de l'analogie pour lui permettre de viser correctement celui qu'il lui est impossible de comprendre de façon adéquate.

Appliquons ceci à la création et à la part que Dieu attend de nous pour son achèvement. On est heureux que J. Duquesne rappelle cette affirmation, remise en lumière par Vatican II, et trop laissée dans l'ombre depuis lors. Mais est-il exact d'en conclure: «Dieu est éternellement en train de se faire. Et il est par quelque côté impuissant» (p. 99)? N'est-ce pas au contraire parce qu'il est tout-puissant qu'il peut (et lui seul) créer des êtres libres capables de l'aimer (acte libre par essence) sans que cela limite sa divinité? Certes c'est un mystère, mais un mystère d'amour. Un Dieu inachevé qui aurait réellement besoin (au sens fort du terme) de notre aide pour atteindre sa perfection serait-il autre chose que le plus grand d'entre nous? Est-ce vraiment notre Dieu, celui qui nous crée par pur amour, sans retour égoïste sur lui-même, celui qui est compassion infinie, capable d'accueillir le plus petit mouvement de repentir, précisément parce qu'il est l'Être parfait qui n'a «besoin» de rien?

Concluons. Il est une phrase que nous apprécions particulièrement chez notre auteur. La voici: «Tandis que je mûrissais et que j'écrivais ce livre, il m'est arrivé souvent de me poser cette question: 'n'étais-je pas en train de dessiner les traits d'un Dieu *acceptable*'?» Ce doute honore son auteur. Certes, nous n'y répondrions pas comme il le fait, mais cette hésitation nous paraît la «fissure» (Péguy) grâce à laquelle sa recherche pourrait s'ouvrir sur une visée plus correcte de celui qui est à fois le Tout Autre et l'infiniment proche (*intimior intimo meo*, selon la belle expression d'Augustin). Les notes, abondantes et souvent très éclairantes, ont malheureusement été rejetées à la fin de l'ouvrage, ce qui rend leur consultation très pénible.

B-5000 Namur Léon RENWART, S.J.
Rue Grafé, 4/1